RÉCIT EXCLUSIF DES RESCAPÉS

France 7e Soir
LE SEUL QUOTIDIEN VENDANT PLUS D'UN MILLION
Mardi 11 juin 1963

5 jours de lutte sous terre contre l'eau, la faim, la mort

Les spéléologues miraculés de la grotte de Foussoubie vous racontent leur effroyable odyssée

(PAGE 9)

CROCE - SPINELLI Michel
France Soir 7e
(mardi 11 juin 1963)
p.1 et 9 [»Récit exclusif» 1/3]

(Collection ANDRÉ Daniel)
(microfilm BNF)
(Collection FIQUET Jacques)

RÉCIT EXCLUSIF DES RESCAPÉS.
5 jours de lutte sous terre contre l'eau, la faim, la mort.

« Yeux ouverts, lampe entre les dents, nous nagions sous l'eau noire et glacée *pour franchir la voûte immergée »*

Premier récit exclusif des rescapés de Foussoubie (Ardèche)

« Yeux ouverts, lampe entre les dents nous nagions sous l'eau noire et glacée

pour franchir la voûte immergée »

« France Soir » commence aujourd'hui le récit exclusif des trois rescapés du gouffre de Foussoubie (Ardèche). Ce drame qui compte parmi les plus bouleversants de la spéléologie vous sera raconté heure par heure par Emile Cheilletz (22 ans), Alain Besacier (24 ans) et Jacques Delacour (18 ans), qui ont passé cinq jours sous terre, coupés du monde, dans le froid et la nuit du gouffre.

Ils ont vu, au cours de leur remontée tragique vers le jour, deux de leurs camarades, Jean Dupont (21 ans) et Bernard Raffy (27 ans), disparaître emportés par le torrent tumultueux. Ils ont dû nager sous l'eau glacée pour franchir une voûte immergée et lutter pied à pied, sans vivres et sans lumière, pour échapper à la mort.

Voici leur carnet de route :

« Si un jour on retrouve l'appareil photo de l'expédition et que les photos soient tirables, on y verra Jean Dupont (ci-dessus) quelques heures avant sa mort. »

Bernard Raffy : le lundi, à 9 heures, le torrent l'a emporté.

REVEIL, lundi matin, à la galerie des Dégonflés, vers 7 heures, euphorique après une excellente nuit. Une petite stalactite qui, la veille au soir, laissait tomber du plafond une goutte toutes les trente secondes — phénomène normal, c'est la vie même de la grotte — s'est transformée en robinet. Mais au débit si mince que nous n'y prêtons pas attention.

» Nous plions le matériel et déjeunons copieusement. Le reste des neuf baguettes de pain est liquidé. Nous faisons trois casseroles de chocolat. Nous ignorons alors que ce sera notre dernier repas avant jeudi midi.

Une grosse ondée

» Brusquement, une sorte de grosse ondée tombe du toit, juste sur nous. Ça dure quelques secondes. Jeannot Dupont réagit aussitôt : « Il doit pleuvoir dehors ; allez, activons le départ ! » Nous sommes loin d'imaginer que la crue s'est déjà amorcée et qu'au dehors il a plu toute la nuit. Il n'y a pas d'affolement. Nous nous dépêchons tout simplement de monter dans les bateaux, parce qu'il pleut sur l'embarcadère et les gouttes nous tombent dans le cou.

» L'ordre de marche est le suivant : premier bateau, Emile Cheilletz et Jean Dupont : deuxième bateau, Delacour ; troisième bateau, Raffy ; quatrième bateau, Besacier, avec le matériel. Nous avons laissé un cinquième bateau à l'aller, en amont. Il manque un gilet de sauvetage, puisque nous n'en avons que quatre. C'est Delacour qui n'en a pas. Notre flottille se met en marche vers la Voûte Mouillante. »

EMILE CHEILLETZ :

— Nous ne nous étions pas bien rendu compte que l'eau avait monté. J'étais à l'avant du premier bateau. Arrivé à un mètre de la Voûte Mouillante, j'ai cru que je rêvais. Il n'y avait plus qu'un espace de quinze centimètres entre l'eau et la voûte. Le temps que je tourne la tête pour le dire à Jeannot, j'ai entendu un « ploc » sourd. Le bateau a dansé. Nous avons été brusquement élevés. J'ai heurté la roche avec mon casque. C'était fait. La voûte était immergée. Les siphons refermés. Nous ne pouvions plus passer qu'à la nage.

Pas une minute d'affolement

« Jeannot a dit : « On va perdre des plumes pour le matériel, mais nous passerons. » Puis nous nous sommes débarrassés de nos casques, de nos musettes, de nos bouteilles d'acétylène. Nous n'avons pris qu'une simple lampe électrique et je me suis préparé à me mettre à l'eau.

» Nous savons que nous allons perdre tout notre matériel, mais nous sommes très calmes. Il n'y a pas une minute d'affolement. Rien que l'appréhension de se laisser glisser dans cette eau noire et froide, tout habillés avec nos bottes, éclairés par une petite lampe qui n'est même pas étanche.

» Pendant que Cheilletz se met à l'eau, Jacques Delacour prend au flash des photos en couleur. de Jeannot Dupont. Si on retrouve un jour l'appareil et que les photos soient encore tirables, ce seront les dernières de Jean Dupont, celles qui ont été prises quelques heures avant sa mort. »

« J'ai senti l'eau qui alourdissait mes bottes. Le froid m'a saisi à l'estomac. D'un seul coup les trois bols de chocolat que j'avais bus le matin me sont remontés à la bouche. J'ai brusquement pensé qu'il y avait quinze mètres d'eau noire au-dessous de moi. Pris de panique, j'ai essayé de remonter dans le bateau. Celui-ci m'a échappé; je me suis calmé et j'ai plongé ! La lampe de poche entre les dents, les yeux grands ouverts. Je n'ai eu que trente centimètres à nager sous l'eau, mais ils m'ont semblé interminables. Après avoir franchi le siphon, lorsque j'ai émergé de l'autre côté, de l'écume m'est entrée dans la bouche, dans les yeux. Je me suis dressé en barbotant et j'ai vu, se déversant au fond du lac, un torrent furieux, des vagues et cette écume. Un vent très violent me glaçait le visage. »

Faits comme des rats

« Les copains de l'autre côté du siphon voyaient bien l'eau monter autour d'eux, mais ils ne se doutaient pas que de ce côté-ci, la grotte n'était plus qu'un torrent. J'ai crié :

« Grouillez-vous... On va être faits comme des rats ! »

» Jean Dupont passe, puis Bernard Raffy, puis Delacour. Mais Besacier reste seul de l'autre côté du siphon. Par un système de cordelettes passant sous la roche immergée, il réussit à récupérer, après trois essais infructueux, le gilet de sauvetage que Delacour doit lui faire passer puisqu'il n'ont que quatre gilets pour cinq personnes. Le temps de cette manœuvre, l'eau a monté d'un mètre. Une surface de roche beaucoup plus grande est submergée. »

ALAIN BESACIER :

— J'ai eu à nager au moins deux mètres cinquante sous l'eau. Ça m'a semblé drôlement long ! Avant de plonger j'ai pris vraiment, une bonne inspiration, comme on m'avait appris à le faire au centre de plongée puis j'y suis allé. Trois fois j'ai voulu remonter, croyant avoir franchi le siphon... Trois fois je me suis cogné la tête à la voûte immergée, et je devais continuer en retenant mon souffle. C'est long ! »

« Finalement nous nous sommes retrouvés tous les cinq à l'autre extrémité du lac. Nos lampes de poche fonctionnaient toujours comme par miracle, bien que faiblement. Sur ce qui était auparavant un petit embarcadère, nous avions tout juste pied maintenant. Mais le courant était trop violent. Alors, en nous halant de prise en prise le long de la paroi, nous avons commencé à remonter le couloir, le corps flottant dans le torrent boueux. Le bruit des cataractes couvrait nos voix. A un mètre de distance nous ne nous entendions pas. Nous nous cramponnions. Le froid gonflait nos doigts. La force du torrent augmentait à vue d'œil et on voyait nettement le niveau du bouillonnement monter contre les parois. Quand cette espèce de couloir était suffisamment étroit, nous nous mettions en travers, au-dessus de l'eau, les mains sur une paroi, les pieds sur l'autre. Cela nous permettait de souffler Mais c'était de plus en plus dur et le courant d'air soulevé par la crue augmentait.

Nous ne devions plus revoir Bernard

» Nous avons atteint l'endroit où le couloir fait un angle droit. Nous étions tous groupés. Entre le premier et le dernier il n'y avait pas plus de six mètres d'écart. Pas de panique. Il n'y en eut jamais. Mais une tension extrême. Seules nos lampes affaiblies par leur bain nous signalaient les uns aux autres Pour franchir l'angle droit où le courant provoquait des tourbillons, Jeannot Dupont qui était en tête, dut grimper le long de la paroi et franchir l'angle en escalade. Emile Cheilletz le suit, puis Besacier. Bernard Raffy, enfin, attaque le passage.

JACQUES DELACOUR :

— J'étais derrière lui, le dernier. Il avait déjà commencé à grimper. A un moment il m'a crié : « Je n'ai plus de lumière. Ma lampe vient de tomber ! » Je l'ai doublé pour lui indiquer les prises en les éclairant.

» Quelques instants plus tard, Bernard n'était plus à côté de moi. Je l'ai aperçu, il venait de tomber dans l'eau... Je lui ai montré une prise. Il s'est agrippé... Une sorte de trou dans lequel il a enfoncé son bras. J'ai essayé de l'atteindre, mais je grelottais... Je me cramponnais de la main droite... Mes pieds glissaient. Il m'était impossible de le tirer de là. Et lui ne pouvait rien faire... Il ne disait rien. J'ai crié : « Cramponne-toi. On va chercher des cordes ! »

» A l'aller, nous avions laissé des cordes plus haut. Assez près encore de cet endroit... J'ai avancé vers les autres pour leur crier d'aller les chercher.

» Nous ne devions plus revoir Bernard... C'était lundi matin, un peu avant neuf heures. »

(Récit recueilli par notre envoyé spécial Michel CROCE-SPINELLI.)

Copyright par « France Soir ». Reproduction même partielle strictement interdite.

PROCHAIN ARTICLE :
Jean Dupont disparaît à son tour